



*Jeanne la Folle attendant la résurrection de Philippe le Beau son mari*  
Charles de Steuben, 1836. Musée des Beaux-Arts de Lille

## La Section Clinique de Nantes 2019-2020 :

### Les impasses de la jouissance

**Séminaire théorique** : Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 8, le 20 juin 2020 : lecture des chapitres XXII, « Paradoxes de l'acte psychanalytique » ; XXIII, « Genèse logique du plus-de-jour » ; XXIV, « De l'un-en-plus », XXV, « L'ignominie ravissante de l'hommelle »

*(Du fait du confinement de la population décidé par le gouvernement de la République Française en réponse à la pandémie de covid-19, cette séance n'a pas eu lieu in situ. Nous remercions Jean-Louis Gault d'en avoir rédigé un écrit).*

## LA JOUISSANCE : SA LOGIQUE

### Par Jean-Louis Gault

Nous sommes au cœur du séminaire *D'un Autre à l'autre*, dans la cinquième partie intitulée *La jouissance : sa logique*. Elle est composée de trois leçons. La sixième partie est un ultime chapitre qui entérine le fait que désormais Lacan est *persona non grata* à l'ENS.

Pour aborder cette dernière partie du séminaire XVI, je me suis laissé guider par le commentaire continu que Jacques-Alain Miller a fait de l'ensemble de ce séminaire, au moment où il en a établi le texte pour les éditions du Seuil, lors de son cours de l'année 2005-2006, qui porte pour titre « Illuminations profanes ». Il a consacré par moins de dix-neuf leçons de ce cours à la mise au clair de la problématique qui occupe Lacan tout au long de ce séminaire. Nommer cette problématique, telle qu'elle a été dégagée par Jacques-Alain Miller, revient à dire qu'il s'agit pour Lacan d'élaborer une logique de la jouissance. Le titre du séminaire, « D'un Autre à l'autre », indique ce qui va animer la réflexion de Lacan au cours de ces leçons hebdomadaires qui vont du 13 novembre 1968 au 25 juin 1969. Le trajet qui va du grand Autre à l'autre de l'objet petit  $a$ , est celui qui conduit du savoir, que symbolise l'Autre comme lieu du signifiant, à la jouissance, que condense l'objet petit  $a$ . De telle sorte que Jacques-Alain Miller avait proposé de donner au séminaire le titre suivant : « Du savoir à la jouissance », ou encore celui-ci, mieux ajusté à la recherche que poursuit Lacan : « De la jouissance au savoir », où il s'agit en effet pour Lacan de se demander comment la jouissance informe peut passer au savoir comme forme. Face au fond énigmatique d'une jouissance

massive et inaccessible, Lacan va forger un objet *a* plus-de-jouir qui se présente comme une unité de jouissance avec laquelle le sujet peut désormais opérer sur la jouissance.

La première partie du séminaire est vouée aux démonstrations de l'inconsistance logique de l'Autre, à quoi l'objet petit *a* est supposé répondre par sa consistance logique.

La seconde partie introduit Pascal et son pari dans la réflexion que conduit Lacan sur le rapport entre l'Autre et l'objet *a*. Ce pari implique un partenaire qui est une des figures majeures du grand Autre. Cette opération du pari pascalien convoque rien moins que l'instance divine elle-même, pour savoir ce qu'on fait avec ses petits plaisirs, avec ce qui fait une vie heureuse comme dit Pascal. Comment agir, comment doit-on agir avec sa jouissance, thématifiée par l'objet petit *a*, au regard de l'Autre ? Tel est l'enjeu du pari. La question se pose de savoir si le jeu entre les partenaires est consistant. Ce qui comporte de se demander si un calcul, c'est-à-dire une opération signifiante, permet de savoir comment agir avec sa jouissance. Cette articulation du pari est appropriée à la confrontation du grand Autre et de l'objet petit *a*. C'est ce qui peut s'énoncer ainsi : est-ce que l'existence de l'Autre, dont je ne sais pas ce qu'il est, ni même s'il est, peut avoir des conséquences sur l'économie de ma jouissance ?

Les parties trois, quatre et cinq sont consacrées à la jouissance, successivement son champ, son réel et sa logique.

La partie six est une sorte de happening bien dans le style des événements du mois de mai de l'année précédente, qui vient conclure un séminaire que Lacan avait tenu à l'École Normale Supérieure pendant six années. Il annonce à ses auditeurs qu'il est mis à la porte, que lui s'en moque, mais que du même coup eux aussi sont chassés, il fait monter la pression, et puis il quitte la salle. Les étudiants, que Lacan s'est employé à déchaîner, occupent l'appartement de fonction du directeur de l'École, l'affaire se répand dans la presse. Lacan prend position dans le journal *Le Monde* avec la rédaction de deux lettres. Il avait provoqué toute cette agitation dans le but d'obtenir un amphithéâtre plus grand. Ce qui ne manque pas d'arriver. La faculté de droit propose aussitôt de l'accueillir, montrant au passage qu'elle est moins sectaire que l'ENS. Jacques-Alain Miller note que l'évacuation de Lacan constitue le point de capiton qui convient tout à fait à ce qui a été articulé au cours du séminaire. Sans doute en ce sens, que la trop petite salle Dussane de ce temple du savoir qu'est l'ENS, n'était-elle plus à même de contenir les effets de jouissance d'un enseignement inouï. Pour motiver sa décision la direction avait laissé entendre que les auditeurs du séminaire avaient un usage excessif de la cigarette !

À partir du chapitre XII du séminaire XVI, Lacan renoue avec la problématique de la Chose, *das Ding*, qu'il avait introduite dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*.<sup>1</sup> Il y a dans les parties trois, quatre et cinq du séminaire XVI une amplification et une logification du séminaire VII, indique Jacques-Alain Miller. Le séminaire VII se caractérise par la primauté accordée au réel, qui, sous le nom de *das Ding*, fait alors irruption dans l'enseignement de Lacan. Jusque-là il avait théorisé le registre imaginaire, puis avait installé l'ordre symbolique au poste de commande de l'expérience analytique. Cette primauté du réel est mise en jeu dans le séminaire XVI, où Lacan donne tout son poids à la catégorie de la jouissance qui va désormais se trouver appelée sur le devant de la scène.

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Seuil, 1986, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Ce qui manquait dans le séminaire VII, c'était une logique, le séminaire XVI est un effort pour donner à la jouissance sa logique. Dans le séminaire VII, le réel est introduit par la notion de *das Ding*, que Lacan est allé pêchée chez Freud. Avec *das Ding* on a affaire à un réel massif autour de quoi l'imaginaire et le symbolique apparaissent comme tournant autour, sans offrir aucun accès à ce réel. *Das Ding* vaut par les résonances pathétiques que fait naître le héros qui seul peut s'avancer dans cette zone par transgression.

Dans le S.XVI, Lacan substitue à ce pathétique une logique pour rendre compte de ce réel au titre d'une jouissance qui s'inscrit avec la valeur d'un absolu. On peut lire ceci page 212 : « La jouissance est ici un absolu, c'est le réel, et tel que je l'ai défini comme ce qui revient toujours à la même place ».<sup>2</sup> Les trois parties qui tournent autour de la jouissance ont comme pivot la notion que la jouissance est un absolu, c'est-à-dire qu'elle est séparée. Séparée veut dire ici qu'elle est séparée de l'imaginaire et du symbolique, soit séparée du système du désir et du sujet. Lacan avance que la jouissance est un absolu, et que c'est ainsi qu'il faut la penser chez Freud où elle fonctionne comme un absolu.

Il entend le montrer en prenant appui sur la clinique de l'hystérie telle que la dévoile la découverte freudienne. Sur cette base il crédite l'hystérique de mettre en ordre logiquement la jouissance. Il note, page 212, : « C'est elle qui pose la jouissance comme un absolu ». Et en ceci, dit-il, « Elle dévoile la structure logique de la jouissance ».<sup>3</sup> C'est en quoi il qualifie l'hystérique de « juste théoricienne ». Mais ce sujet en paye le prix. En posant la jouissance comme un absolu, l'hystérique est elle-même rejetée, séparée. C'est pourquoi elle ne peut répondre à cette jouissance comme absolu qu'au prix d'un désir insatisfait par rapport à elle-même. Cette position dévoile la logique qui fait que cliniquement c'est toujours d'un au-delà de la jouissance comme un absolu que se déclinent toutes les déterminations articulées du désir, où elles trouvent leur juste place.

Lacan relève que ce n'est pas pur accident historique que la psychanalyse ait commencé avec les hystériques. Il est de l'essence de la théorie analytique que la jouissance joue fonction d'être hors des limites du jeu. Il est de même de l'essence du sujet hystérique de se rapporter à un terme qui est hors des limites du jeu, dans la mesure où c'est un sujet qui ne se soutient que de son rapport à un terme hors-jeu. L'hystérique répond à cet absolu de la jouissance sous la forme du désir insatisfait, c'est-à-dire que sa position comporte l'exil dont elle fait un absolu, d'où son rapport au jouir, qui est un ne pas jouir, ou du moins un manque à jouir. Freud a rencontré cette énigme de savoir ce que veut une femme, où il s'agit pour le sujet de désirer ce qu'on ne veut pas, ou de vouloir ce qu'on ne désire pas. C'est à partir de ce rapport inconsistant à la jouissance que l'hystérique a accès à l'inconsistance de l'Autre. C'est en quoi Lacan peut dire, dans la même page, que les femmes s'y retrouvent dans leur rapport inconsistant à la jouissance, tandis que les hommes perdent les pédales face à l'inconsistance du rapport hystérique à la jouissance.

Ayant posé ce qui est l'enjeu d'une psychanalyse : « Voici maintenant ce à quoi avons affaire si nous voulons rendre compte correctement de ce qui est l'enjeu d'une psychanalyse »<sup>4</sup>, qu'il formule dans ces termes, à savoir : « l'expérience que nous avons du joint de l'Autre à la

---

<sup>2</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 212.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 317.

jouissance »<sup>5</sup>, Lacan aborde la cinquième partie du séminaire, que Jacques-Alain Miller a intitulée : « La jouissance : sa logique ».

### Paradoxes de l'acte analytique

Dans le chapitre XXII, « Paradoxes de l'acte analytique », Lacan commente le compte rendu qu'il vient de rédiger de son séminaire de l'année précédente sur l'acte analytique.<sup>6</sup> Ce séminaire avait été précédé par son séminaire sur la logique du fantasme<sup>7</sup>. Cet effort de logification se poursuit dans le S.XVI, mais le fantasme n'est plus au premier plan. L'objet petit *a* que Lacan amène pour rendre compte du rapport savoir/jouissance n'est pas rattaché au fantasme. En référence à la théorie marxiste de la plus-value, il l'inscrit comme *plus-de-jouir*. Ce qui se maintient au long de ces trois séminaires successifs, c'est une mise en question de la conjonction sexuelle, qui pointe à l'horizon vers ce dit de Lacan : « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Nous trouvons ce développement page 346. L'interprétation analytique vise cette vérité que la Chose freudienne, à savoir la jouissance, « a pour propriété d'être asexuée ».<sup>8</sup> Contrairement à ce qui se dit le freudisme n'est pas un pansexualisme. Dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*<sup>9</sup> Freud montre quelque chose de bien différent. Là où l'animal sexué a affaire à une sexualité au service de la reproduction par l'accouplement avec le partenaire, à cette même place on rencontre chez l'être parlant une jouissance pulsionnelle disjointe non seulement de toute visée de reproduction, mais surtout cette jouissance pulsionnelle ne se rapporte aucunement au sexe. Plutôt que de « pansexualisme », il faudrait parler chez Freud d'une forclusion du sexe, au sens où la sexualité n'est pas inscrite dans le système du sujet.

Pourtant le vivant, indique Lacan, « a, lui, fonction et positions sexuelles, il en résulte qu'il n'y a pas de rapport sexuel, au sens précis du mot, où un rapport est une relation logiquement définissable ».<sup>10</sup>

Il poursuit en avançant ces deux termes, toujours sur la même page : « Il n'y a pas d'acte sexuel » et « Il n'y a que l'acte sexuel ». Nous retrouvons ces deux assertions dans son compte rendu de la logique du fantasme.<sup>11</sup> Il n'y a pas d'acte sexuel, au sens où la copulation serait un acte susceptible de livrer au sujet la certitude qu'il est d'un sexe. L'acte sexuel ne répond pas pour le sujet à la question : suis-je homme ou femme ? La copulation laisse le sujet dans l'incertitude à l'endroit du sexe propre, dont Lacan a souligné qu'il est un trait banal dans l'hystérie.<sup>12</sup> D'où la notion d'une hystérie généralisée quant au sexe. Cette incertitude hystérique est aujourd'hui redécouverte sous les espèces d'une fluidité du sexe.

Il n'y a que l'acte sexuel, ajoute Lacan, « dont la pensée ait lieu de se défendre pour ce que le sujet s'y refend »<sup>13</sup>, au sens où toute défense est défense contre l'acte sexuel. Ladite

---

<sup>5</sup> *Op. cit.*, p. 325.

<sup>6</sup> J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte rendu du séminaire 1967-1968 », *Autres écrits*, Seuil, 2001. (« Le séminaire, livre XV, L'acte psychanalytique » (1965-1966), inédit.)

<sup>7</sup> J. Lacan, « Le séminaire, livre XIV, La logique du fantasme » (1966-67), inédit.

<sup>8</sup> J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 346.

<sup>9</sup> S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), nrf-Gallimard, 1987.

<sup>10</sup> J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 346.

<sup>11</sup> J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte rendu du séminaire 1967-1968 », *op. cit.*, p. 345.

<sup>12</sup> J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (rédigé en 1958), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 546.

<sup>13</sup> J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte rendu du séminaire 1967-1968 », *op. cit.*, p. 325.

bisexualité biologique est laissée à Fliess. « Elle n'a rien à faire avec ce dont il s'agit : l'incommensurabilité de l'objet petit  $a$  à l'unité qu'implique la conjonction d'êtres du sexe opposé ».<sup>14</sup> Cette problématique est reprise dans le S.XVI dans ces termes : « Le  $a$  vient se substituer à la béance qui se désigne dans l'impasse du rapport sexuel, et il redouble la division du sujet en lui donnant sa cause »<sup>15</sup>. En ce sens l'objet  $a$  est à distinguer du 1, du *Un* de la conjonction sexuelle. Il est ce qui fait obstacle à cette union. Conjointement il est susceptible de suppléer à cette absence du rapport sexuel sous la forme du fantasme, en particulier dans la sexualité masculine. Lacan s'est attaché à calculer la valeur de l'objet  $a$  en tant qu'elle est distincte de 1. Le calcul donne un résultat inférieur à 1, qui se situe autour de 0.618.

Le sujet s'engage dans l'analyse à la rencontre du sujet supposé savoir, pour autant que cette incitation au savoir doive le mener à la vérité. Au terme de l'opération il y a évacuation de l'objet  $a$  en tant qu'il représente cette vérité rejetée et c'est cet objet évacué que l'analyste va représenter.<sup>16</sup> D'où « l'énigme et le paradoxe de l'acte analytique. S'il est vrai que le psychanalyste sache ce que c'est qu'une psychanalyse et à quoi elle conduit, comment, peut-il, cet acte, y procéder. »<sup>17</sup>

Dans la mesure où l'analyste est susceptible de jouer le rôle de l'objet  $a$ , Lacan est conduit à confronter l'acte analytique et la pratique masochiste, pour les distinguer radicalement. La conjonction du sujet pervers avec l'objet  $a$  s'étale littéralement dans la pratique masochiste.<sup>18</sup> Dans sa mise en scène, le pervers, même s'il échoue à faire exister l'Autre, reste le maître du jeu et en jouit. Contrairement au masochiste le psychanalyste n'est certes pas maître du jeu. « Il en incarne l'atout-maître, pour autant que c'est lui qui vient à jouer le rôle de l'objet  $a$  »<sup>19</sup>, et il est exclu qu'il jouisse de son opération.

### **Genèse logique du plus-de-jour**

L'incommensurabilité de l'objet petit  $a$  à l'unité, court tout au long du S.XVI. Cette problématique est reprise dans le chapitre XXIII, « Genèse logique du plus-de-jour ».

Lacan va reformuler son schéma de la représentation du sujet, où celui-ci est représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Pour que le sujet vienne à se faire représenter dans l'Autre il faut qu'il trouve un autre signifiant, et il ne peut le trouver que dans l'Autre. Pour cela il faut partir de l'*un* du signifiant inscrit dans l'Autre, ce que Lacan appelle l'*un Autre*. Ce signifiant est représenté au plus simple par le trait unaire. Mais préalablement à son accrochage à un autre signifiant il faut que quelque chose annonce le sujet. Ce quelque chose est ce même trait unaire à quoi se réduit ce à quoi il peut s'accrocher au champ de l'Autre. Lacan isole ainsi deux *un*, un premier *un* qui représente le sujet, et un second *un*, le *un Autre* auprès de quoi il est représenté. Il va alors s'interroger sur ce qui s'engendre de cette

---

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 347.

<sup>16</sup> *Op. cit.* pp. 347-48.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Op. cit.*, p. 352.

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 353.

représentation numérique du sujet auprès d'un autre signifiant numérique. Nous avons ici l'annonce de la paire signifiante,  $S_1 \rightarrow S_2$ , qu'il fera fonctionner dans l'écriture de ses discours.

La différence qu'il y a entre le signifiant qui représente le sujet et le signifiant auprès duquel il va s'inscrire au champ de l'Autre est vouée à se répéter pour chaque signifiant auprès de quoi le sujet est représenté. Cette structure différentielle du signifiant est celle qui donne sa structure à l'Autre comme lieu du signifiant. Il s'agit d'un Autre à la structure feuilletée que Lacan représente sous la forme d'une série de parenthèses où chacune ouvre sur une parenthèse suivante : (( ( ) )). Il fait alors remarquer que l'Autre, comme ensemble, contient nécessairement l'ensemble vide comme sous-ensemble. Ceci le conduit à assimiler l'Autre à l'ensemble vide, susceptible de représenter ce terre-plein nettoyé de toute jouissance, à quoi se réduit le corps idéalisé. En ce sens l'Autre c'est le corps, purifié de la jouissance. C'est donc un corps qui réclame un sacrifice de corps. Lacan dérive cette construction de ce qu'enseigne la première clinique de l'hystérie. L'exemple est emprunté à la symptomatologie d'Anna O., « à savoir, quelque chose qui se vide au niveau du corps, un champ où la sensibilité disparaît, un autre champ, connexe ou non, dont la motricité devient absente. »<sup>20</sup> Ce refus du corps qui caractérise le sujet hystérique fait surgir l'*un-en-plus*, rejeté de la dialectique purement signifiante de l'Autre. Cette part du corps sacrifié à la logique signifiante est ce qui détache comme objet petit *a*. C'est ainsi que Lacan peut assimiler la structure feuilletée de l'Autre à l'objet *a*. Il fait aussi équivaloir l'objet *a* à l'ensemble vide, en tant qu'il représente une perte de jouissance ; mais dans le même temps, en tant que plus-de-jouir l'objet *a* répare cette perte.

Lacan fait retour sur Pascal et son pari, pour remarquer que le pari se joue à un seul joueur, puisque l'Autre ce n'est pas un joueur, c'est l'ensemble vide. Puis il rapproche la logique du pari de la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave. Il commente ainsi cette dialectique de la lutte à mort de pur prestige : « La lutte à mort il n'y en a pas la moindre, puisque l'esclave n'est pas mort, sans ça il ne ferait pas un esclave. Il n'y a pas le moindre besoin de lutte, à mort ou pas. Il y a simplement besoin d'y penser, et, avec cette lutte, penser veut dire que, oui, en effet, s'il faut y aller, on y va, et on a fait un trait unaire avec ce qui, après tout, est bien la seule chose, si l'on y réfléchit bien, avec quoi un être vivant peut le faire, avec une vie. »<sup>21</sup> Le pari de Pascal, tel que le reformule Lacan, consiste non pas à transformer sa vie en une lutte à mort, si ce n'est en un signifiant limité au trait unaire, et c'est avec ça qu'on constitue le pur prestige. Le pur prestige consiste à élever sa vie à la dignité du signifiant unaire, et dans tirer quelque gloire.

Lacan poursuit : « La lutte n'est pas plus mortelle chez l'animal qu'elle ne l'est chez l'homme, à voir ce qui se passe au niveau de la lutte des mâles. Ils ne s'entretuent pas forcément, ils s'intimident. Chez les loups, celui qui est intimidé offre sa gorge. Le geste suffit, il n'a pas besoin que l'autre l'égorge. Seulement à la suite de ça le loup vainqueur ne se croit pas deux loups. L'être parlant, lui, se croit deux, à savoir, comme on dit, maître de lui-même. »<sup>22</sup> Il se croit maître de son corps, où l'esclave c'est le corps. Ce corps est sensé obéir, comme un cadavre, *perinde ac cadaver*, ainsi que l'enseigne Ignace de Loyola dans ses exercices spirituels. Ainsi relu par Lacan, le mythe hégélien se trouve simplifié. Il n'y a pas lieu de considérer le maître

---

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 382.

<sup>21</sup> *Op. cit.*, p. 365.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, p. 366.

et l'esclave comme deux personnages. Il n'y a qu'un seul sujet qui se laisse identifier de ces deux façons distinctes, celle de se croire maître et celle de vouer son corps à se faire esclave.

Le sujet, le maître idéal de Hegel, représenté par *un*, entre dans le jeu de la représentation signifiante, aidé de son esclave, son corps. Il commence par donner son petit doigt, « Dans le fond ça ne coûte pas cher, le pur prestige de faire un *un*. Ce petit doigt c'était sa vie ». <sup>23</sup> Une fois la mécanique enclenchée tout y passe, le maître, avec son esclave, va finir par y passer à son tour tout entier. Telle est la puissance dévoratrice du signifiant qui procède par absorption de chaque *un* successivement. Cette vie, c'est cet objet petit *a*, c'est cette « jouissance qui est là, là derrière l'ensemble vide, derrière le champ de l'Autre nettoyé de cette jouissance ». <sup>24</sup> Cet objet *a* est incommensurable au *un* numérique. Lacan a tenté de donner la valeur approchée de cet irrationnel par un recours à une suite de Fibonacci. Cette série numérique censée représenter la suite des coups de la représentation signifiante, isole un quotient irréductible à l'*un*, dont le calcul est égal à  $\frac{\sqrt{5}-1}{2}$ . « Ce rapport se stabilise parfaitement à mesure que se poursuit ce qui s'engendre de la représentation du sujet par un signifiant numérique auprès d'un autre signifiant numérique. » <sup>25</sup>

## De l'un-en plus

Dans le dernier chapitre de cette cinquième partie, « De l'un-en-plus », après les longs attendus logiques et mathématiques qui ont occupé la plus grande partie du séminaire jusque-là, Lacan appelle à la barre des témoins le sujet névrosé. Il sera aussi question de la perversion, mais la réflexion de Lacan porte essentiellement sur la cure du névrosé, obsessionnel ou hystérique. Tout l'enjeu du séminaire est d'arriver à manier la jouissance comme une unité. C'est ce qui est recherché avec la notion d'objet plus-de-jouir, qui permet d'isoler une unité de jouissance, là où la jouissance comme un absolu se définit par son infinitude et son caractère inaccessible. C'est ce qui aboutira dans le séminaire suivant <sup>26</sup> à l'écriture du discours du maître où l'objet petit *a* est mis en série avec les termes signifiants de la représentation du sujet.

Le sujet obsessionnel est situé par rapport à cette structure de maîtrise. L'obsessionnel ne veut pas se prendre pour le maître, mais il se réfère au maître. Il se règle sur le modèle du maître parce qu'il suppose le maître savoir ce qu'il veut. S'agit-il pour lui d'échapper à la mort ? Sans doute elle est toujours présente, mais n'est jamais saisissable comme telle dans aucune articulation logique. Ce qui est central dans la position du sujet obsessionnel et qui est tout aussi inaccessible dans cette dialectique, c'est la jouissance. Ce qui rend compte de la position du sujet obsessionnel c'est ceci, qu'il s'agit pour lui d'échapper à la jouissance. <sup>27</sup>

La structure de l'un-en plus se résume à trois éléments, le premier *un*, le second *un*, et l'ensemble vide. Quelle que soit la chaîne signifiante, au bout on a toujours l'ensemble vide, de la même façon que dans la théorie des ensembles, quel que soit l'ensemble on a toujours l'ensemble vide comme sous ensemble de cet ensemble. Le sujet est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant. « Comme tel, cet *un dans l'Autre* ne saurait aller sans

---

<sup>23</sup> *Op. cit.*, p. 369.

<sup>24</sup> *Op. cit.*, p. 371.

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 368.

<sup>26</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), Seuil, 1991, texte établi par Jacques-Alain Miller.

<sup>27</sup> *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 373.

comporter l'un-en-plus de l'ensemble vide ». <sup>28</sup> « Cela tient à la structure comme telle de ce qu'est un ensemble. Même de l'ensemble à un élément posé comme tel, il sort à titre de sous-ensemble cet un-en-plus qu'est l'ensemble vide. » <sup>29</sup>

Lacan ajoute le symbole de l'ensemble vide à la paire signifiante, qu'il écrira  $S_1 \rightarrow S_2$ , et cela lui permet de saisir l'hystérie. Le vidage corporel dont témoigne le symptôme d'Anna O. ne répond à aucune anatomie, on ne saurait en rendre compte qu'à partir de rien d'autre qu'une unité signifiante. Le corps qui se fait ici le support du symptôme, est un corps vidé de jouissance que Lacan assimile à l'ensemble vide. Là où l'obsessionnel prend sa référence au maître, l'hystérique prend sa référence à La femme. Pour autant elle ne se prend pas pour La femme. L'hystérique lacanienne procède d'un refus, refus du corps là où Freud voyait une complaisance somatique, refus d'assumer le rôle qui est celui qui semble revenir à La femme dans la conjonction sexuelle. Mais Lacan affirme que l'hystérique ne refuse pas la jouissance sexuelle, comme on peut communément le dire. Il interprète ce qui apparaît comme refus de la jouissance, au contraire comme l'infinisisation de la jouissance, qui est posée par le sujet hystérique comme un absolu.

Lacan situe la position de l'obsessionnel par rapport au modèle du maître, c'est-à-dire par rapport à ce qui deviendra le discours du maître à partir du séminaire suivant. Par analogie il esquisse ce qu'il appelle un modèle de l'hystérique pour indexer la position du sujet hystérique, et dans ce modèle La femme est centrale pour le repérage du sujet, que celui-ci soit un homme ou une femme. « J'ai déjà parlé précédemment de l'analogue que l'hystérique prenait de sa référence à la femme, non pas que l'hystérique soit pour autant obligatoirement une femme, ni l'obsessionnel obligatoirement un homme. Je vais maintenant énoncer ce qu'il en est chez l'hystérique du modèle où la femme instaure quelque chose de combien plus central... » <sup>30</sup>, Ce modèle est une ébauche de ce qu'il écrira, dès l'année suivante, sous la forme du discours hystérique.

En référence au pari de Pascal, Lacan compare ce qui est en jeu dans les deux structures, obsessionnelle et hystérique. L'obsessionnel risque sa vie, tandis que l'hystérique risque sa jouissance. Mais l'enjeu de jouissance est problématique pour l'hystérie par son absolutisation de la jouissance. Il y a une complication des jouissances chez l'hystérique. Il y a chez elle deux jouissances. D'une part, il y a une jouissance auto-érotique tissée de son propre corps, qui est inaugurale et existante, et celle-ci n'est pas mise en jeu. D'autre part, il y a la jouissance sexuelle, celle qu'elle tire de son rapport à l'homme, et celle-ci est mise en jeu. Lacan dit ceci : « La femme risque, parie sa jouissance. Cette jouissance n'est pas sa jouissance, dont chacun sait qu'elle est pour elle inaugurale et existante, [...] elle subsiste toujours chez elle, distincte et parallèle de celle qu'elle prend à être la femme de l'homme, celle qui se satisfait de la jouissance de l'homme. L'enjeu de la partie, c'est la jouissance de l'homme... » <sup>31</sup>

C'est par ce biais que la mort de l'homme est toujours intéressée chez l'hystérique (p.388). « La jouissance de l'homme donne l'origine radicale de ce qui joue chez l'hystérique le même rôle que la mort pour l'obsessionnel ... » <sup>32</sup>, note Lacan. À la mortification du corps chez le sujet obsessionnel, répond du côté de l'hystérie le corps mort du partenaire, avec son corrélat

---

<sup>28</sup> *Op. cit.*, p. 379.

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 381.

<sup>30</sup> *Op. cit.*, p. 386.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, p. 386.

<sup>32</sup> *Ibid.*

érotique que Lacan relève dans la nécrophilie royale de Jeanne la Folle.<sup>33</sup> Dans la jouissance à être la femme de l'homme, du seul fait d'être pris dans le champ du signifiant la mort de l'homme est intéressée.

L'hystérique ne se prend pas pour La femme, mais elle croit que La femme est celle qui sait ce qu'il faut pour la jouissance de l'homme. De la même façon l'obsessionnel croit que le maître sait ce qu'il veut. « La coalescence de la structure avec le sujet supposé savoir, voilà ce dont témoigne chez le névrosé ceci, qu'il interroge la vérité de sa structure, et devient lui-même en chair cette interrogation. Bref il est lui-même symptôme. »<sup>34</sup>, dit Lacan. L'opération analytique consiste alors à pratiquer la coupure grâce à quoi la supposition de savoir est détachée de la structure. « Ni le maître, ni la femme ne peuvent être supposés savoir ce qu'ils font. »<sup>35</sup>, conclut Lacan.

La construction de Lacan vise à bâtir deux modèles. L'un pour l'obsession, l'autre pour l'hystérie. Ces modèles sont des esquisses de ce qui aboutira, dès la première leçon du S.XVII, aux produits finis que sont, d'une part le discours du maître, d'autre part le discours hystérique. Dans la structure des discours le schéma de la représentation signifiante du sujet est complété de l'inscription de l'objet *a*.

Le sujet névrosé prend comme référence l'un de ces discours, celui du maître dans l'obsession, celui de l'hystérique dans l'hystérique. Mais dans les deux cas le sujet reste extérieur au modèle et doit en être distingué. Ce qui fait la névrose c'est la position que prend le sujet en référence au modèle, en y associant une croyance, celle qui s'attache au sujet supposé savoir. L'hystérique croit La femme savoir ce qu'il faut pour la jouissance de l'homme, l'obsessionnel suppose le maître savoir ce qu'il veut. L'opération analytique consiste à exciser chez le sujet névrosé cette croyance au sujet savoir par ce que Lacan appelle une coupure, qui vise à isoler la structure, celle des discours où se font sentir le réel de la représentation signifiante et celle de la jouissance. Mais les choses ne s'arrêtent pas là, encore faut-il trouver la sortie. Au cours de l'analyse, le sujet finit par savoir ce qu'il veut, mais il y a le savoir et il y a ce qu'on veut. Le sujet peut savoir qu'il a un désir insatisfait, ou qu'il a un désir impossible. Le moment décisif survient quand il s'agit pour lui de dire oui ou de dire non à ce qu'il veut. Tel est le pari d'une analyse.

Jean-Louis Gault

---

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 387.

<sup>34</sup> *Op. cit.*, p. 388.

<sup>35</sup> *Op. cit.*, p. 388.